

André
de Richaud
*La Barette
rouge*



Les Cahiers Rouges

Grasset

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Du même auteur aux éditions Grasset](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[PREMIERE PARTIE - LE CRIME DE SIFFREIN](#)

[CHAPITRE I](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[DEUXIEME PARTIE - ESTHER](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[JOURNAL D'ESTHER](#)

[TROISIEME PARTIE - HIVER](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[QUATRIEME PARTIE - ETE](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[Dans la collection Les Cahiers Rouges](#)

© *Éditions Bernard Grasset, 1938.*

978-2-246-15919-3

Du même auteur aux éditions Grasset

LA FONTAINE DES LUNATIQUES

L'AMOUR FRATERNEL

LE MAUVAIS, *Les Brunoy I*

LA ROSE DE NOËL, *Les Brunoy II*

L'ETRANGE VISITEUR

« Le rêveur et la personne dont il rêve ne sont qu'un, comme dans la tentation le tentateur et le tenté ne sont qu'un ».
PARACELSE. (De fundamento sapientiæ).

André de Richaud / La Barette rouge *

André de Richaud est né à Perpignan en 1908, mais son enfance et sa prime jeunesse ont pour cadre la région du Comtat Venaissin, autour d'Avignon, où il situera l'action de la plupart de ses romans. Il fréquente le lycée de Carpentras puis l'université d'Aix où il est reçu à l'agrégation de philosophie. En 1930, la Douleur, son premier roman, est remarqué par un jury littéraire dont font partie Mauriac, Bernanos et Julien Green. Le sujet jugé « immoral » empêche finalement le livre d'être couronné; l'affaire donne lieu à une polémique où Joseph Delteil prend violemment la défense de Richaud. A la même époque, Charles Dullin monte successivement le Village et le Château des papes. Romancier et auteur dramatique, Richaud jouit, auprès de la critique d'une notoriété prometteuse : « J'étais jeune, riche, célèbre et jaloué », dira-t-il plus tard en évoquant ses débuts. En 1932 paraît la Fontaine des lunatiques, puis l'Amour fraternel en 1936, enfin, en 1938, la Barette rouge qui est probablement son chef-d'œuvre. Pourtant tous ses livres reçoivent un accueil mitigé, on n'en conteste pas le talent mais ils déconcertent et inquiètent par cette sombre obsession du crime, présente dans chacun d'eux, et par un climat de violence qui fait comparer Richaud à un Dostoïevski provençal. De Joseph Delteil à Camus, en passant par Cocteau, Richaud a d'illustres partisans, pourtant il ne cessera jamais d'être considéré comme un écrivain en marge et la reconnaissance du public ne lui sera pas accordée de son vivant.

* Le mot « Barette », bien que faisant référence à la barrette des cardinaux, est le nom d'une propriété. Il s'agit sans doute d'une transcription de l'italien *baretta* (N.d.E.).

Après la guerre, André de Richaud publie le Mauvais (1945) et la Rose de Noël, premiers volumes d'un quatuor qui ne sera jamais achevé. Après un silence qui dure presque dix ans, c'est l'Etrange visiteur (1956). A cette époque, Richaud subsiste misérablement grâce à des secours irréguliers. Il écrit des plaintes qu'il vend à son pharmacien et loge dans un petit hôtel de la rue des Canettes, au pied de Saint-Sulpice, dont la tenancière n'est autre que Céleste Albaret, la fameuse cuisinière de Proust. Dix ans passent à nouveau et Richaud, malgré les efforts de ses amis, en particulier de Michel Piccoli, est tombé dans l'oubli quand paraît en 1965 Je ne suis pas mort, un texte autobiographique où l'on apprend que l'auteur de la Barette rouge survit dans un hospice pour vieillards. Le livre obtient le prix Roger Nimier. Marcel Aymé, alerté, en appelle à Malraux alors ministre de la Culture. André de Richaud mourra en 1968.

La Barette rouge est le nom d'un château forteresse au pied du mont Ventoux, hanté, dit-on, par le spectre d'un cardinal renégat. La dernière des Murail, une pâle jeune femme, vit là dans la réclusion. Un soir pourtant, elle ouvre sa porte à un vagabond qui cherche à s'abriter de l'orage. Elle ne trouvera jamais le courage de le renvoyer. Entre Esther Murail et Siffrein Machot, mi-homme mi-bête traqué par une fatalité qui a fait de sa vie une longue suite de misères et d'horreurs, naît un sentiment proche de la passion amoureuse, passion qui ne s'exprimera que par la violence. Lorsque Esther apprend qu'elle abrite chez elle un assassin, elle sait soudain que c'est son propre destin qu'elle a reconnu en lui et à qui elle a ouvert la porte. La Barette rouge est un éblouissant roman plein de fureur et de silence lourd, où l'on voit le mal gagner les personnages comme un vertige. Le réalisme de l'horreur y atteint à une sorte de puissance poétique.

PREMIERE PARTIE

LE CRIME DE SIFFREIN

CHAPITRE I

« On a beau travailler du petit jour jusqu'à la nuit pleine, à la batteuse, on a quand même bien le droit de penser ! »

Siffrein se répétait souvent cette vérité et ne se privait guère d'user de son droit, avec beaucoup de maladresse, il est vrai, mais, quand la volonté y est, c'est beaucoup. Il se reposait de son travail de forçat par la réflexion et il était très fier de se trouver plus d'imagination que ses compagnons de labeur.

Les autres avaient, c'était entendu, des figures d'abrutis mais sa gueule, à lui ? Comment était-elle ? Elle ne laissait rien soupçonner du travail formidable qui s'effectuait sous sa peau tannée. Celle des autres pouvait bien dissimuler d'aussi profonds mouvements. Même de plus graves, car, il faut le dire dès le début, la pensée qui remuait sous la tignasse de Siffrein n'avait pas une agilité d'acrobate. Seulement, voilà, ce qu'il y a de beau dans la tête d'un homme, c'est qu'elle ne sort jamais d'elle-même, si l'on peut dire. Elle est à la fois le visage et le miroir, la course et la vitesse, l'être aimé et l'amour.

Toutes ces choses ont été dites bien souvent, mais Siffrein ne les avait jamais entendu dire et dans cette ignorance était l'origine du lourd bonheur qui l'habitait quelquefois et qui lui faisait oublier ses longs moments de détresse. Ce soir, il était très malheureux et il s'en rendait compte. Étendu sur la paille, roulé dans un « bourras » parmi les autres hommes qui ronflaient sourdement, au bord de l'aire, il réfléchissait, car il ne pouvait pas dormir. Depuis un mois, il allait ainsi, de ferme en ferme, avec tous les ouvriers — pour la plupart des Italiens qui se parlaient constamment dans leur langue — battre le blé, autour de la plaine d'Avignon. Depuis un mois, ces êtres s'endormaient à la nuit tombée, ivres de fatigue et de chaleur, gorgés de vin rouge, de civet de lapin et de soupe de haricots, sans se plaindre. Siffrein lui, commençait à en avoir assez. Les autres sans doute aussi, mais ils ne parlaient pas de leur malheur. Il les méprisait de ne pas sentir en eux la volonté de ne plus être esclave et l'appel de la liberté.

Il pensait à cela à cette heure de la nuit, étendu sous la lune, dans la grande fraîcheur qui tombait des platanes voisins. Un vent léger emportait loin l'odeur forte que cette troupe d'hommes suants dégageait comme un brouillard salé. Chaque dormeur aurait pu croire que la vie allait enfin commencer à être belle si les brins de paille ne l'avaient pas gratté justement à cette place entre les omoplates où il avait reçu un coup de soleil; si la sueur n'avait pas brûlé ses aisselles et si le fin poussier qui s'échappe de la batteuse ne l'avait pas démangé abominablement entre les jambes.

La troupe était arrivée au pied de la montagne. Malgré cela, l'eau était rare.

Dans la plaine, ça peut encore aller ! Il y a toujours une rivière dans quelque coin, mais ici, il faut se débarbouiller la figure à une maigre pompe, se laver le corps dans un étroit ruisseau et encore le maire fait publier tous les huit jours qu'il ne faut pas user de l'eau *inconsidérément* ! Alors, tout vous gratte sur le corps. Le nez est chargé de poussière jusqu'au fond de la tête. Les paupières sont rouges. Bref, une vie de forçat.

En plus de ça, il faut voir les patrons quand le temps devient lourd et que les hirondelles volent bas. Ils s'énervent comme des mouches ! Ils ont peur que la pluie ne s'amène. Dans ce cas, il leur

faut nourrir la troupe des batteurs un jour de plus et pour le même prix ! Si la loi ne le leur défendait pas, ils vous feraient marcher avec le fouet ou le fusil. Ils surveillent ceux qui s'attardent à boire. Ils font la gueule si, après avoir mangé leur éternel civet de lapin pourri, vous allez trop souvent poser culotte...

Et je passe sur la défense de fumer ! Ça c'est terrible. Oh ! je ne veux pas dire qu'on ne gagne pas bien sa vie. Il vaudrait mieux être moins payé et en faire moins. Quand on est crevé... tous les sacs de blé du monde ne vous font pas bouffer une croûte de pain ou siffler un coup de pinard!

La pensée de Siffrein errait dans sa tête noire. Il éprouvait un ardent plaisir à se sentir ainsi parmi les hommes et les choses endormis, le centre du monde. La terre glissait doucement sous son corps. Il avait appris qu'elle se mouvait comme une bête, seulement depuis quelque temps. Il n'osait croire à cette étrange vérité mais il ne pouvait nier que, la nuit, ce mouvement que tant de ses camarades ignoraient lui donnait un léger vertige. De ce secret, appris par hasard, il n'avait parlé bien entendu à personne. Les autres étaient-ils au courant de cette mystérieuse besogne des éléments ? Il était bien sûr que non et aurait été très mortifié si on lui avait prouvé le contraire.

Il regardait la batteuse se profiler dans le ciel clair. Elle dormait comme un gros animal fantastique ; son immense corps allongé sur l'aire près du pailler commencé. Son long cou cylindrique se terminait par une tête ronde, à cette heure noire immobile mais qui, inlassablement, durant la journée, se promenait d'une extrémité à l'autre du tas de paille, crachant une poussière dorée. Ainsi, la meule s'élevait sous ses vomissements, petit à petit, d'une manière égale et tranquille, comme une plante sort de terre, indifférente à l'agitation qui la créait.

Siffrein regardait la machine avec haine. Il aurait voulu qu'elle éclatât et se dissipât en fumée. Le silence était trop profond pour ses oreilles habituées aux mille bruits du travail et il croyait entendre encore ce halètement infernal de la bête. Elle ne s'était arrêtée qu'au soleil couché et reprendrait dès les premières lueurs de l'aube. Jamais les appels du clairon, à la caserne, par les froids matins d'hiver, ne l'avaient fait souffrir comme les premiers cris du monstre. Un coup de sifflet strident qui avait l'air de tirer du sommeil, comme avec un crochet de fer, les gens, les bêtes et les arbres à cinq kilomètres à la ronde. De les tirer tout ruisselants de rêves, sanglants de fatigue, pareils à des animaux longtemps pourchassés. De les prendre de force dans le ventre de leur mère.

En pensant à ce réveil, une sorte de rage douloureuse tendait les muscles de Siffrein. Une rage semblable à celle qui le saisissait quand il voyait un jour neigeux poindre aux carreaux de la chambre pendant son service militaire ; mais, ici, elle s'aggravait du fait qu'il n'avait pas la sensation d'une contrainte absolue. Non, on n'est pas obligé de travailler comme un esclave ! Quand on a commis un crime, c'est juste de trimer, mais lorsque le plus grand crime qu'on ait à vous reprocher, c'est d'être né, on la trouve un peu dure !...

Ce sentiment était physique comme une brûlure. La colère le serrait à la gorge, lui tordait les nerfs. Cela l'étouffait et pesait sur son front comme un poids.

« La putain ! la putain » murmurait Siffrein en contemplant la monstrueuse ferraille. Elle paraissait écraser toute l'aire, être prête à s'avancer et à broyer ces hommes endormis, semblables à

des morts... déjà. Les poings de Siffrein se serraient dans la paille. Il se leva, s'appuyant sur un coude et regarda les compagnons étendus autour de lui.

Ils n'avaient pas conscience de leur détresse et pourtant !... Ils jonchaient le sol comme des cadavres éparpillés sur un champ de bataille. Tous morts, oui, tous morts de travail ; tous tués par le monstre de fer !... Cette idée faisait perler aux tempes de Siffrein une sueur de désespoir. Il devinait que l'eau glacée qui sourd du front des moribonds était pareille à celle qui ruisselait sur sa figure et il tremblait encore plus car il avait toujours eu une peur horrible de la mort.

Dans sa jeunesse, il ne se passait pas de journée qu'il n'y songeât. Il pensait à des morts concrètes, à des morts qu'il avait pu voir de près mais, peu à peu, comme si cette idée s'était usée à force d'être tournée et retournée dans sa conscience, elle n'avait plus eu de contours. Elle en était devenue d'autant plus angoissante et plus troublante.

Quand elle venait, c'était comme une poussée de vent qui serait montée du fond de son ventre ; quelque chose comme le coup d'un torchon humecté d'eau brûlante et qui lui laissait l'esprit en déroute et le corps frissonnant. Il lui semblait que la terre s'entr'ouvrait sous lui. Ses pensées les plus gaies — il en avait peu — traînaient toujours après elles le reflet de la mort comme une ombre empoisonnée. Ce qui était le plus terrible, c'est que le coup venait n'importe où, n'importe quand. Un enterrement le laissait indifférent tandis qu'au milieu d'une ribote, il pouvait rester là, son verre à la main, la respiration coupée pendant un éclat de rire, l'âme toute soulevée de crainte et de dégoût par l'affreuse chose. Tous ceux qui étaient autour de lui se taisaient alors, comme on se tait sans le vouloir quand passe un fantôme. Vite son malaise se calmait et il redevenait pareil aux autres, aussi stupide qu'eux. Siffrein était un être comme on en voit peu.

Une heure sonna bien loin, du côté d'où vient le vent qui annonce le beau temps. Il ferait chaud au matin. Une promesse d'orage planait déjà dans l'air, la veille. Il aurait voulu que cette menace se réalisât ; que le pailler fût noyé pour un jour ou deux et cette affreuse putain de machine jusqu'au fond des siècles, mais le mois d'août est solide dans ce sacré pays ! Il y a sans doute un grand cercle de fer chauffé à blanc qui le découpe dans le reste du monde et qui empêche les nuages d'avancer pendant les mois d'été. Les éclairs ne traversent pas la barrière invisible. Ils font sonner le sol comme un chaudron, mais c'est tout. Des contrées entières peuvent être inondées ; la neige peut couvrir des pays deux fois grand comme la France, ici c'est toujours la même chose, l'herbe est jaune et les sources sont mortes raides entre les rochers qui craquent.

Siffrein, et c'était un autre sujet de ses méditations en voulait au ciel — était-ce bien au ciel ? — de l'avoir fait naître et tenu enchaîné pendant les premiers trente ans de sa vie dans des pays brûlés. Une calamité pareille devrait être réservée à ceux qui ont commis un crime. Mais lui qu'avait-il fait ?

Il n'était pas heureux. C'était un homme sans passé. Sa mémoire ne conservait à peu près rien de ce que voyaient ses yeux, du peu qu'éprouvait son cœur. L'avenir ? Il n'y pensait guère. Il vivait dans une sorte d'espérance indéfinie. Peut-être aurait-il fallu à cet être primitif quelqu'un qui lui apprît à *penser le demain*. Il tournait désespérément ses regards vers l'avenir, mais c'était comme s'il avait regardé la nuit. Il éprouvait cette horrible angoisse qu'on ressent à savoir que l'ombre est

peuplée dans un lieu obscur. Il était comme l'être affamé qui sait qu'il lui suffirait d'une allumette pour faire apparaître le morceau de pain qui se dérobe ; le litre de vin dont l'envie lui brûle la gorge. Il savait que quelque chose arriverait un jour pour lui. L'existence ne pouvait pas durer éternellement comme ça, elle était trop laide. Il ne pouvait marquer le pas dans la boue jusqu'à la fin des fins. Il attendait l'événement libérateur comme une terre inconsciente, mais assoiffée, attend l'orage.

Il se demandait quelquefois pourquoi et comment il était arrivé à l'âge de trente ans. Il n'aurait même pas reconnu sa maison natale. Ça aussi, ç'avait été trop moche. Autant que la batteuse. Cependant entre les deux il n'y avait pas de comparaison. Souvent, il essayait d'en trouver une pour juger si sa vie était devenue plus douce, mais il y renonçait bientôt. Le présent était aussi horrible et aussi désespérant que le passé.

Siffrein enfant avait été peut être moins malheureux que l'était Siffrein homme. Ah! s'il avait su à dix ans ce qu'il savait à trente! C'était généralement sur cette réflexion bête à pleurer que se terminaient les rencontres des deux Siffrein.

Deux ou trois événements avaient marqué sa vie jusqu'à cette date, qui émergeaient d'une brume lourde. Trois, pour être précis. Ils avaient l'un après l'autre écrasé une partie de lui-même et l'avaient laissé, pour ainsi dire, l'esprit et le corps nu devant ce monde plein de sourdes menaces. Il ne se souvenait pas de ces trois accidents et savait que celui qui surviendrait, s'il en survenait un d'important, autre que sa mort, ne pourrait que démolir la seule chose qui restait en lui et qui était nécessaire à sa vie. Cette chose, il ne savait pas ce que c'était. Elle devenait claire seulement dans le sommeil. Il rêvait qu'autrefois il avait été un animal étrange, moitié oiseau, moitié poisson, et cet ensemble extraordinaire, tout en étant lui-même, était une femme. Le matin il était jeté hors de son rêve, brisé et quand par hasard un crayon et une feuille de papier lui tombaient sous la main, il ne pouvait s'empêcher de dessiner le monstre. Machinalement, s'il ne revenait pas à lui bien vite, d'un trait épais de crayon, il séparait la tête du tronc de la bête. Lourd présage...

Souvent aussi, il rêvait qu'il était devenu une meute de monstres dans une forêt. Ces innombrables bêtes hurlantes, à figure humaine, tournaient en rond et prenaient toujours des décisions abominables. Elles dévoraient quelqu'un, ou bien se jetaient toutes dans un brasier ou dans un fleuve.

Il souffrait alors comme un damné et s'éveillait paralysé. L'ankylose de ses membres se dénouait de place en place et il se demandait si vraiment, pendant son sommeil, il n'était pas devenu le refuge d'une troupe d'animaux sanguinaires. Il n'osait plus se rendormir car l'ombre lui paraissait autour de lui peuplée d'êtres étranges, soufflants, qui attendaient de le voir perdre conscience pour entrer en lui et le dévorer.

Pourtant, il buvait moins que ses compagnons. Mais son père avait beaucoup bu. Pendant son enfance, à l'âge de sept ans, il avait rencontré le premier événement douloureux qui ait marqué sa vie.

Son père était menuisier. La menuiserie se trouvait tout au bord de la grande route, à l'orée du

village. L'odeur résineuse des copeaux lui était restée toujours désagréable, à l'égal de celle de la mort.

La maison était sale et puante. Les carreaux cassés des fenêtres étaient remplacés par des rectangles de papier de boucherie, encore tout sanglants. Son père, quand il rentrait ivre, lançait les ustensiles de cuisine et parfois les rabots ou les scies à la tête de sa femme. Celle-ci courait alors éperdument dans la cuisine, essayant d'éviter les projectiles. La fenêtre était devenue bien vite une mosaïque de papiers jaunes et rouges qui ne laissait entrer dans la cuisine qu'un jour misérable. Quand le père était fatigué de cette demi-obscureté il crevait les papiers à coups de poings et il les remplaçait le lendemain, la colère calmée.

Sa mère était devenue presque idiote à force de recevoir des coups, mais personne n'avait le loisir, dans le voisinage, de s'intéresser à l'état de son esprit.

Le père était d'une avarice extrême pour tout ce qui n'était pas le cabaret. L'enfant et la femme ne mangeaient pas. Il empêchait Siffrein de jouer avec les autres gosses, sous prétexte que le mouvement donne faim. Bien entendu, il n'avait jamais été question d'envoyer le petit à l'école. Il couchait sous le « banc » de menuisier, sur un lit de copeaux, la tête appuyée contre une planche, couvert par un vieux pardessus que le maire du pays avait donné à son père et qui portait encore au revers une légion d'honneur pisseuse.

Quelquefois, la nuit, il était réveillé par les oreilles, si l'on peut dire, en sursaut, et, sans qu'il sût pourquoi, un orage de coups s'abattait sur lui. Il était traîné dans l'atelier, heurté violemment sur des coins de fer ou de durs morceaux de bois. L'orage passé, la porte de la chambre refermée sur son bourreau dans un dernier tonnerre, il se recouchait hébété, les joues brûlantes de gifles, les yeux secs. Il ne se demandait jamais ce qui lui valait ces raclées et se rendormait. Au moindre rat courant entre les planches, négligeant presque de s'éveiller, il protégeait sa tête, croyant que l'homme revenait, ayant oublié de meurtrir quelque endroit de son corps.

Un jour, l'épicière était venue faire du bruit — cette femme n'aimait pas les pauvres gens — parce que Siffrein lui avait volé un petit morceau de gruyère. On était en été et le père faisait rougir une tringle de fer, sur du charbon de bois, pour faire des trous dans une planche. Il avait chaud, c'est-à-dire qu'il s'arrêtait souvent pour boire. Dès que l'épicière eut assez crié contre les vauriens et fut sortie, il ferma la porte à double tour. Une âme de justicier s'éveilla en lui. Il avait appris dans un roman populaire qu'autrefois on « marquait » les criminels. Il s'essuya le front et rit bruyamment. Avec son fer rougi, il remuait du charbon de bois dans le réchaud.

- Déshabille-toi, ordonna-t-il à Siffrein.

L'autre n'avait jamais peur quand il voyait que son père allait le frapper. A-t-on peur de la soif ou de la faim ? Mais ce soir-là, il sentit un sentiment atroce et neuf l'envahir.

— Veux-tu te dépêcher ? Voleur !

L'enfant retira sa veste. Il croyait que c'était suffisant. Son père lui arracha la chemise et puis le pantalon. L'enfant était nu dans l'ombre, tremblant malgré la chaleur suffoquante, le corps illuminé par les charbons déjà sanglants.

— « Ah ! tu es un voleur ? Ben tu vas voir ! »

L'homme s'approchait de lui, le fer rouge à la main, raide comme un serpent de feu prêt à piquer, parcouru d'étincelles. Siffrein se jeta sur la porte, essaya d'ouvrir. Une morsure horrible au creux des reins, il s'abattit sans connaissance, se brûlant la nuque au fer encore tendu.

L'homme le saisit par les cheveux. De deux coups secs et habiles, il dessina un V sur le ventre de l'enfant dont les yeux sortaient des orbites. Le petit, réveillé de son évanouissement voulut parer le coup. Il saisit la barre à pleine main ; la chair grésilla. Une odeur écœurante se répandit dans l'atelier.

L'homme, avec calme, s'en fut à la cuisine jeter son instrument dans l'eau de l'évier, pendant que l'enfant se tordait dans les copeaux, en hurlant. Il revint dans l'atelier en s'essuyant les mains. Il comprit qu'il y était allé un peu fort. Il dit simplement :

— Quand tu auras envie de voler, maintenant, tu te déculotteras.

Pendant quinze jours, l'enfant ne recouvra pas la raison. L'homme rossa sa femme pour qu'elle l'empêchât de mourir et, ainsi, de les faire mettre en prison. C'est pendant cette *maladie* que Siffrein vit en rêve, pour la première fois, les meutes de monstres dans des forêts incendiées et des bêtes à face humaine qui lui mangeaient les entrailles.

Depuis cette époque, il avait gardé dans sa tête une sorte de bourdonnement qui s'intensifiait à la vue du foyer. La clarté prenait le chemin inverse de son regard et enflammait son cerveau jusqu'au fond. Une chaleur lui montait alors du ventre à la poitrine.

Quand, au conseil de révision, le major lui avait demandé ce que signifiait la cicatrice qu'il avait sur le ventre, d'un air un peu idiot, mais il faut le dire, soulevé par une haine ardente, avec le sentiment de clouer son père au pilori, il avait raconté son histoire, à la grande stupeur de l'assistance. Siffrein paraissait raconter cela avec tant de détachement qu'il était impossible de le plaindre.

Cette rencontre avec le feu avait marqué son âme encore plus durement que son corps. Elle avait grésillé en fumée comme son ventre. Cette scène avait dressé autour de lui des barreaux rouges qui avaient toujours retenu ses élans, entravé ses gestes. De là lui venait son air gauche et balourd. Il n'avait pas la gaucherie d'un idiot ; sa maladresse était celle d'un homme déchu et dont la douleur, une fois pour toutes, a brisé les vertèbres et raccourci le regard. Au plus gros de l'hiver, il ne s'approchait pas du foyer. Il n'avait jamais froid. Au contraire, la vue d'un brasier le faisait trembler de fièvre.

Mais ce n'était pas du feu qu'il tenait l'idée de la mort. Le feu, pour lui, c'était la souffrance, la vie multipliée, la vie montant au dessus de lui comme une pyramide d'étincelles et de brindilles enflammées. La mort c'était quelque chose de plus morne et de plus mystérieux. Le feu le faisait éclater tandis qu'il se sentait devenir petit et dur comme un caillou quand il pensait à elle...

Il était encore enfant. Une année s'était écoulée depuis la grande scène de la brûlure. Personne n'y pensait plus, sauf lui, à la maison.

Tout le village en parlait car, les rares fois où son père lui permettait d'aller se baigner à la rivière avec les autres petits du village, quand il sentait trop mauvais, il devenait une véritable attraction pour les gosses. Ceux-ci se mettaient en demi-cercle autour de son ventre et contemplaient béatement la trace de la justice paternelle. Il se donnait en spectacle sans pudeur et sans orgueil. Les autres, lui apportaient des billes, des pommes, des toupies, lui, en échange montrait sa cicatrice.

C'était son bien. C'était tout ce qu'il possédait. Souvent, ainsi, derrière une haie, à l'abri d'un mur, devant les garçons et les filles qui revenaient de l'école, il se déculottait et relevait sa chemise pour montrer le V infamant.

Il y avait un an, donc, qu'il se promenait dans le village, sans le savoir, comme le symbole de l'enfance martyre quand il tomba malade. Depuis longtemps, il voyait souvent, en songe, les bêtes de la forêt qui essayaient de lui manger le ventre. Il s'était toujours défendu désespérément, mais une nuit, il se sentit leur proie. Il s'éveilla au milieu de l'obscurité, dans l'atelier silencieux.

On était au cœur de décembre. La campagne, autour de la maison était toute crispée par le gel, et la plaine faisait entendre le bruissement si particulier de la terre travaillée par le froid. Un vent aigu déclouait avec patience un morceau de papier qui servait de carreau à la fenêtre. Il sifflait comme une bête de nuit. On devinait tous les oiseaux maléfiques de l'hiver suspendus entre les branches nues comme à des fils de fer. Une lune de marbre errait parmi les scies et les rabots et se posait lourdement sur la poitrine de Siffrein qui toussait sans répit. Ses joues étaient brûlantes et l'odeur de sa sueur sale se mêlait à celle du sapin et du chêne. Il se retenait de tousser car à chaque accès de toux il entendait ses parents s'agiter sur leur paille et une bordée de jurons s'élevait de la bouche de son père. S'il avait fait moins froid, celui-ci n'aurait pas hésité à se lever pour lui « apprendre à s'enrhumer ».

Des cailloux chauds paraissaient racler les uns contre les autres dans sa poitrine quand il respirait et son souffle était si bruyant qu'il en était effrayé. Il attendit ainsi le matin, tremblant de fièvre sous sa mince couverture et, à mesure que tous les outils, toutes les planches se dégageaient de l'ombre, la crainte de ne pouvoir se lever le remplissait de nouveaux frissons. Il sentait bien que, quand il essaierait de se mettre debout, son univers serait changé. Une chose allait se passer, qu'il n'avait jamais connue. La douleur ne viendrait pas d'une cause extérieure et fatale comme le fer rouge de son père, mais du fond de lui-même, serait créée en quelque sorte par lui et il se sentait coupable d'être malade. Chaque matin, avant que sa mère et son père fussent réveillés, il se levait, traversait la cour glissante de verglas pour aller chercher du bois sous le hangar, et allumait le feu. Ensuite, il lui fallait aller au puits et tirer de l'eau pour faire le café. — Oh !... ce contact en feu du fer glacé de la chaîne!.. Et ce seau qui ne veut pas briser la glace du fond, si lourd à monter !... Ce n'était que lorsque la cuisine était bien chaude et que l'eau chantait sur le feu que l'homme et la femme se levaient. Si le père était de bonne humeur, c'est-à-dire s'il ne s'était pas trop saoulé la veille, il daignait tourner le moulin à café, assis dans son lit...

Ce matin-là, Siffrein sentait qu'il commettait une action grave. Non pas une mauvaise action, comme celle qui consiste à voler un morceau de gruyère dans une épicerie, mais il avait la sensation de déranger un ordre établi, de faire un accroc dans la trame si serrée des faits de la vie. Il ne craignait pas de châtement ; il y avait longtemps qu'il avait compris qu'il n'y avait aucun rapport entre ses actes et les coups qui pleuvaient sur lui. Il se demandait seulement ce qui allait arriver et il n'aimait pas être incertain de son sort.

Le matin naissait sur la montagne et dans sa chair. A mesure que la nuit blanchissait, le froid devenait plus vif et la bouche de Siffrein plus pâteuse. Les genoux au menton, claquant des dents, il était tout crispé en lui-même ; on aurait dit qu'il voulait retenir la nuit autour de lui comme une couverture qui se dérobe. Mais il ne pouvait rien à la marche de la terre et, implacablement, fil après fil, la toile de l'ombre se déchirait. Le vent de l'aube faisait remuer les copeaux et, ce qu'il attendait en tremblant, arriva. La diligence d'Avignon passa sur la route. Le pas des chevaux étincelait sur la terre durcie par le gel. Il était six heures.

Il fallait se lever. L'enfant ramassa son énergie comme on ramène sur soi des hardes. Il sortit de dessous son banc. Il avait craint de voir tout tourner autour de lui quand il serait debout, comme il lui arrivait quelquefois quand il n'avait pas mangé. La réalité fut plus effrayante. Tout devint immobile, d'une immobilité de fin du monde...

Les choses se tenaient rigoureusement appliquées contre le jour naissant. Rien ne venait rider l'atmosphère. Un grand frisson de fièvre le parcourut. De la porte à lui, il lui semblait qu'une très longue distance s'étendait. Un chemin interminable, une allée bordée de grandes planches dressées.

La porte ! cette porte qu'il lui faudrait pousser pour recevoir un grand seau d'air glacé sur la figure, sur la poitrine. Elle était comme un buisson ardent ! Il se dirigea en titubant vers elle. Elle paraissait l'attirer : le froid de la cour aspirait sa fièvre. Il n'était qu'une boule de vapeur chaude dans le froid du matin, deux yeux fixés sur la petite fenêtre de la porte. Petite fenêtre dans laquelle se découpait, avec une précision déconcertante, le hangar au bois, loin, si loin... et il faudrait, pour l'atteindre, traverser des steppes.

L'enfant marchait à tâtons dans la lumière ténue, embarrassé de sa propre épaisseur. Il tira le lourd verrou dont le fer glacé lui colla aux doigts. Il était dans la cour. Alors ce furent comme des scies qui auraient vibré sur son nez et sur ses oreilles, un étau qui aurait pressé sur ses tempes et fait éclater son front. Des linges brûlants lui claquaient au visage. Il défaillit. Il lui sembla qu'il tournait sur lui-même et s'abattit sur le sol gelé.

CHAPITRE II

On ne fit pas venir le médecin. Le père et la mère trouvèrent qu'il avait un « gros » rhume. On le coucha quand même dans le lit des parents et on le *fit suer* pendant trois jours en lui donnant à boire des grands bols de vin noir bouillant dans lequel on avait fait infuser des fleurs de sureau séchées. Il s'endormait alors, ivre, inondant de sueur collante les draps sales. Quand on l'entendait ronfler lourdement, on se couchait, mais aux premières heures du matin, il commençait à s'agiter et faisait craquer les feuilles de maïs dont était bourrée la paillasse.

La maladie de Siffrein semblait avoir donné à sa mère un semblant de maternité. Elle était sensible à cette intrusion d'un mal inconnu dans la maison. Un mal qui ne venait pas d'un coup, d'une chute dans l'escalier un soir d'ivresse mais du plus obscur du ciel. Elle était toute désespérée devant ce gosse qui souffrait — mais l'idée de faire venir le médecin ne lui serait jamais venue à l'esprit car elle avait compris une fois pour toutes que les médicaments sont pour les gens riches.

Le père, lui, depuis la maladie de Siffrein ne dessaoulait pas. On n'aurait pu expliquer ce qui se passait en lui depuis que l'enfant était couché. Sans doute un retour d'égoïsme et d'avarice. Cette respiration sifflante qui dominait le silence de la maison quand le bruit de la scie s'était tu ; ces accès de toux qui le réveillaient brusquement, tout cela le rendait fou.

Il avait toujours eu peur des cadavres. Il pensait que ce changement toujours imprévu, quoi qu'on dise, qui se produit à une certaine heure dans le corps humain, est peu ordinaire et il lui fallait à chaque décès, boire beaucoup de vin, pour avoir le courage d'aller mesurer celui qui venait d'y passer. C'était une rencontre toujours nouvelle pour lui. La vue fréquente des morts, au lieu d'habituer son cœur, l'avait au contraire rendu plus sensible. Il était comme ces grands acteurs qui ont le trac toute leur vie.

Devant chaque corps, il se dessaoulait. Il méditait un peu, le front plissé. Il ne voyait pas ce qui le rapprochait de celui qu'il avait « habillé de bois » la semaine précédente ou la veille, mais au contraire tout ce qui en différait et cela lui faisait très peur. Il n'aurait pu dire pourquoi.

Il pensait que chacun a sa mort bien à lui, comme il a la couleur de ses cheveux et de ses yeux et, dans les moments où son esprit n'était pas obscurci par le vin, où il était maître de sa pensée comme de ses tenailles ou de son marteau, il se demandait comment serait sa mort.

Il tremblait que Siffrein ne mourût sous son toit. Il ne voulait pas que *cette chose* horrible vînt dans la maison. Le soir, il regardait l'enfant avec des yeux de feu. Il se demandait si ce petit surnois ne voulait pas se venger salement du supplice qu'il lui avait fait subir. Ce frêle foyer de fièvre attirait ses regards et lui faisait serrer les poings. Il ne mangeait plus mais buvait abominablement. La mère frissonnait quand elle le voyait s'approcher du lit en titubant. Un oiseau de sang était dans l'air. Elle même souffrait le martyr.

Une nuit l'homme parla en dormant et il dit des choses si effroyables que le lendemain, pendant qu'il mangeait son saucisson du matin en buvant son litre, timidement la mère s'approcha de lui et lui dit :

— « Il faudrait écrire à la tante de Plassans que Siffrein est malade et qu'elle vienne le chercher ».

L'homme, de stupeur, posa son verre dans le vide, manquant la table. Il se brisa sur les dalles. Un grand bonheur l'envahissait. Depuis quelques jours, il y pensait, à la tante de Plassans ! Mais il n'osait en parler. Sa femme était donc moins respectueuse de lui-même que lui !

La tante de Plassans était une vieille femme qui avait été longtemps infirmière dans une clinique de Nîmes et qui s'était retirée, avec quelques rentes dans ce village au flanc du Mont Ventoux. Elle les méprisait, ne voulait pas les voir mais il n'y avait jamais eu de brouille précise entre eux. Les Machot — mais je n'ai pas encore dit le nom de famille de Siffrein — savaient que si elle ne voulait rien faire pour eux, un jour viendrait peut-être où elle s'intéresserait au petit. En le voyant ainsi malade, elle qui faisait tant de bien, elle ne pourrait s'empêcher de vouloir le soigner.

Toute la nuit, aiguillonnée par la peur qu'il arrivât quelque chose par la faute de son mari, la mère Machot avait bâti des projets. Elle ne se dissimulait pas l'état de saleté et de déchéance dans lequel ils étaient tombés et se disait qu'une infirmière ne voudrait pas laisser un malade dans un tel taudis. Avec le départ de Siffrein toute l'ombre sanglante qui paraissait s'amasser autour d'eux se dissiperait.

L'homme, de son côté, avait fait les mêmes calculs, seulement, il était un peu honteux d'exploiter ainsi son abjection. Il avait peur que la tante ne remarquât, ce qu'elle ne pouvait manquer de faire, la cicatrice que l'enfant portait au ventre. Il hésitait au bord de sa pensée comme devant un précipice, entouré d'une brume de contradictions. Brusquement sa femme cristallisait tous ses désirs et prenait la responsabilité de la chose. Il ne pouvait plus reculer et était ravi. Elle avait dit cela, tranquille, sereine, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde et, en effet n'était-ce pas la chose la plus naturelle du monde qu'une femme aisée, vivant seule — en plus de cela infirmière — s'occupât d'un enfant misérable qui était son seul parent ?

La tante n'eut pas un regard pour le désordre et la crasse qui régnaient dans le taudis. Elle n'eut pas l'air de sentir l'odeur de sardine à l'huile rance ni de gros vin qui dominait celle du sapin ou du hêtre... Une carriole l'attendait à la porte. Elle enveloppa tendrement l'enfant dans une couverture de voyage et disparut sans rien dire, majestueuse et digne comme une apparition.

Si majestueuse et digne que, dès qu'elle fut partie, la femme alla se laver les mains et que l'homme, après le dîner, resta longtemps le regard perdu dans l'ombre, accoudé à la table, son verre à demi plein, oubliant de le boire.

Plusieurs jours passèrent. L'enfant ne leur manquait pas, au contraire. Ils évitaient d'y penser car on ne pouvait isoler son image dans la mémoire. Toujours la forme haute et sévère de la tante accompagnait la sienne. En le donnant à cette femme ils étaient sûrs de l'avoir guéri. Elle ne pouvait le laisser mourir, aussi les bras leur tombèrent d'étonnement quand ils reçurent ce télégramme d'elle : « Siffrein au plus mal. Venez. »

Il leur semblait qu'on avait trahi leur confiance. La mère se mit à pleurer comme une malheureuse.

(Pour qu'elle le laisse mourir, n'est-ce pas? ce n'était pas la peine de l'avoir implorée, de lui avoir donné l'occasion de leur cracher dessus).

Et le père, dans sa fureur se mit à gueuler que si elle l'avait bien soigné, tout cela ne serait pas arrivé.

(Bien entendu, à la ville, quand on lui donnait gros pour soigner les richards, elle s'en occupait tandis qu'avec eux, elle n'avait rien à attendre...)

Le vin emplissait son cerveau d'images sanguinaires et son langage d'ordures sonnantes. A mesure que le soir tombait, son discours devenait moins cohérent et quand la nuit fut tout à fait venue, il reprocha à sa femme d'avoir abandonné son fils.

(Qui a eu l'idée d'aller chercher cette grognasse ? De se rouler à ses genoux pour qu'elle emporte Siffrein et puis, tu l'as vu, cette putain, comme elle reniflait ? Si on dirait, à la voir qu'elle a gagné son fric en faisant pisser les malades dans des verres de lampes et en leur torchant le cul ?... Et toi, avec ta manie des grandeurs, tu en pleurais presque qu'elle te regarde pas !... Elle tenait Siffrein comme la Bonne Mère tient son Jésus... tiens, si je ne me retenais pas, je t'éventrerai... tu as chié Siffrein, tu as qu'à savoir l'élever ou le laisser crever. Sans compter que çui-là, si on le mate pas, il nous en fera voir. C'est notre porte-malheur, cet avorton et toujours cet air de deux airs... tiens, s'il était là, voilà ce que je lui ferai...)

Quatre livres de viande, comme il disait en parlant de ses mains — s'abattirent sur la joue droite de la mère, qui revinrent avec la vitesse de la foudre du côté gauche.

La cuisine était obscure. Un long cri comme une flèche la transperça suivi d'un gros bouillonnement de sanglots.

— Ce soir, je dors seul, dit Machot en ricanant, couche sur le fumier si tu veux.

La femme attendit longtemps, assise près de la table sans bouger, tremblant au moindre craquement de la chaise, que le ronflement de son homme fut régulier. Ensuite, elle se leva, retenant son souffle et, toute habillée, alla se glisser près de Machot qui ne cessa de ronfler.

Le lendemain, il avait complètement oublié ce qui était arrivé la veille. Le télégramme ouvert sur la table le rappela à la réalité. Le matin, son esprit était toujours lucide, quel que fût l'état dans lequel il s'était couché la veille et quand il était lucide, il était avare.

Sa femme s'approcha timidement de lui.

« — Tu as des joues comme une coucourde, lui dit-il en ricanant.

Son sourire laissait voir des dents pointues et sales, dont une manquait sur le devant.

Sa femme baissa la tête.

— Il faudrait peut-être que tu ailles voir le petit. Tu crois qu'il est mort ?

Cette question parut à Machot le comble de l'imbécillité. Il leva les bras au ciel.

— Ben, pour sûr !.. quand on dit *au plus mal*, c'est pour pas trop chagriner ceux qui reçoivent le télégramme, mais ça veut dire qu'ils y ont passé... »

— Ça me semble pas possible, dit la mère en s'asseyant.

— Pas possible?.. Quand il est parti, je le voyais bien qu'il ferait pas long feu. Il avait déjà des peaux sur les yeux.

— Il faut quand même que tu ailles te rendre compte.

L'homme n'était pas mécontent de passer une journée sans travailler, mais une pensée s'était ouverte brusquement dans sa caboche comme une fenêtre dont les volets claquent. Une pensée qui

avait hésité longtemps à se faire jour dans sa cervelle d'avare. Il ne s'agissait pas seulement de perdre Siffrein, il fallait encore songer à toutes les dépenses que cet événement allait entraîner. Il fit part de ses méditations à sa femme. Elle fut de son avis. Pour eux, Siffrein n'était plus et, à mesure qu'ils en parlaient, l'enfant s'éloignait d'eux, disparaissait dans la brume du passé. Ils le sentaient fondre sans larmes, comme on voit fuir un orage. Il allait être pour eux le sujet de grandes perturbations pendant quelques heures et puis la vie redeviendrait bien vite ce qu'elle était.

— Au fond, on pourrait bien l'enterrer à Plassans, dit la femme.

— Pourquoi pas ? dit le mari. Il sera aussi bien là-bas qu'ici.

Il approuvait toujours sa femme quand elle exprimait à haute voix les sentiments qu'il n'osait s'avouer à lui-même.

— Je partirai après dîner à bicyclette, dit-il, et il se mit au travail.

Jamais père ne fit, l'œil sec, un travail semblable. Son avarice lui faisait trouver cela tout naturel. Il avait décidé de faire, avant de partir le cercueil de Siffrein et il est malaisé de retrouver, de mémoire, les dimensions d'un être que l'on n'a jamais beaucoup regardé. Il clouait, rabotait, sciait en sifflotant, la pensée loin de son ouvrage.

A midi, la boîte de bois blanc fut terminée, il la prit sous son bras et monta sur sa bicyclette.

Le soleil d'hiver était pâle et chaud. La terre était dure sous les roues, le chemin descendait doucement vers la plaine et la boîte de sapin était légère sous son bras.

Cependant, après une crise plus forte que les autres et qui avait affolé la tante, la fièvre de Siffrein était tombée. Un bien-être subit l'avait envahi et il s'était endormi calmement. L'infirmière avait eu très peur et puis cette tranquillité l'avait rassurée. Le docteur avait déclaré que c'était un signe de guérison prochaine et elle regrettait déjà d'avoir alerté les parents.

L'après-midi touchait à sa fin. La vieille femme n'avait pas encore allumé la lampe et seules les flammes du foyer éclairaient la pièce. L'enfant — elle l'avait couché dans la cuisine près de la cheminée afin de pouvoir le surveiller de plus près et de ne pas monter au premier étage à chaque instant — de ses yeux brillants de fièvre, regardait la vieille femme aller et venir et préparer son dîner. L'heure était paisible et la pièce était chaude. On devinait qu'au dehors la terre craquait encore sous le gel, car le vent qui avait soufflé avec violence pendant neuf jours s'était tu.

L'enfant suivait des yeux la forme noire. Ses jupes se mettaient en éventail quand elle virait brusquement. On frappa à la porte.

La vieille, qui était courbée au dessus de l'âtre se leva et tendit l'oreille. Les visites qu'elle recevait étaient rares (quelquefois, un malade à soigner, un moribond à veiller, mais les gens étaient peu malades dans ce pays 1) et, après soleil couché toute visite devenait suspecte. L'enfant, assis sur son lit, tendait l'oreille. La tante alla jusqu'à la porte.

— Qui est là ?

Elle essayait de raffermir sa voix mais n'y parvenait guère.

— C'est Machot.

— Le père de Siffrein ?

— Bien sûr.

Elle tira le verrou. L'homme entra et, sans voir Siffrein dans l'ombre, déposa le cercueil sur la table. L'infirmière se signa. Il s'était arrêté à tous les cabarets de la route. Les hommes l'avaient plaisanté sur son singulier fardeau. Il était obligé de s'adosser au mur pour ne pas tomber.

— Qu'est-ce que vous apportez-là ? demanda-t-elle en montrant le cercueil.

— Ben quoi ?...

L'enfant se dressa sur son lit. Son père se tourna vers lui. Il avait les yeux égarés de celui qui voit un fantôme. L'enfant lui tendait les bras. L'homme cognait des épaules et des fesses contre le mur comme s'il avait voulu entrer dans la pierre.

— Il n'est pas mort ?

Cette découverte le stupéfiait. Il était comme déçu *d'avoir marché*, de s'être dérangé pour rien. Encore un mauvais tour de Siffrein. Subitement, son ivresse s'était dissipée. Il voyait la situation telle qu'elle était. Il avait perdu une journée, usé du bois, s'était fatigué et maintenant il lui faudrait s'en retourner — quitte à revenir un de ces jours — car l'infirmière était trop *carne* pour lui offrir à manger et à coucher. Il ne savait que faire. Il mourait de soif et n'osait s'approcher du lit du gosse.

L'infirmière alluma la lampe. Elle ne pouvait regarder le cercueil, elle ne pouvait le dissimuler aux yeux de l'enfant, mais cela lui paraissait abominable. Sa gorge se serrait d'angoisse. Machot roulait des yeux sanglants et elle était sûre qu'au moindre mot de reproche, il allait l'assassiner. L'homme ne comprenait rien à ce qui se passait. Depuis la veille, il vivait dans la certitude que son enfant était mort et d'un coup, il lui fallait changer toutes ses pensées, repartir à zéro. Il n'aimait guère ces volte-face et y était peu habile. Siffrein, le premier, rompit le silence. Il savait ce que c'était qu'un cercueil. Il ne pouvait deviner pourtant que celui qui était posé sur la table lui était destiné. Pour lui, la mort, c'était une affaire de vieux.

— Qu'est-ce que tu apportes-là ? demanda-t-il en montrant l'objet.

L'homme était hébété par l'alcool et par la stupeur. Il embroussaillait ses cheveux de la main gauche, pendant que, de la droite il enlevait, derrière lui, sur le mur, de grandes écailles de plâtre que l'humidité effritait.

— Je croyais que tu étais mort, dit-il bêtement.

L'infirmière ne put retenir un « oh » indigné. Les yeux de l'enfant s'ouvrirent démesurément. Un filet d'eau glacé lui coula dans le dos. Mort ! Il aurait pu pourrir dans cette boîte blanche ! et peut-être le pourrait-il encore... Un long frisson d'effroi le parcourut. Il n'avait jamais songé à cela et son père venait lui lancer ce paquet de pourriture en pleine figure. Mille souvenirs se battaient dans sa cervelle. Il revoyait les agneaux morts, gonflés de gaz horribles, qui tournent dans le remous qui précède les grilles du moulin. Il se souvenait d'avoir découvert en allant chercher des champignons, sous une couverture de feuilles mortes, le corps d'un marcassin couvert de mouches et qui paraissait vivant tant l'essaim vibrait autour de lui. La cuisine s'emplissait pour Siffrein, de l'odeur de la mort. Une bûche trop verte bavait sa sève dans le feu et répandait une fumée nauséabonde. Dans la fumée se détachaient seuls, au cœur de la nuit, la lampe rouge, comme une étoile suspendue dans un nuage et la boîte blanche dans laquelle son père voulait le faire pourrir.

Et qui sait si le fait d'avoir sa boîte prête, ne hâte pas la mort ?

Personne ne parlait. Que se seraient-ils dit ? La vieille, près du buffet, priait, attendant un ordre venu elle ne savait d'où et qui briserait cette minute insupportable. L'homme ne pensait à rien. L'enfant reniflait ses mains sales et il lui semblait qu'elles suaient l'odeur, la terrible odeur... Il n'était pas atterré de voir que ses parents avaient pris si facilement leur parti de sa mort — il n'avait jamais été aimé — il ne reprochait pas à son père d'être allé un peu vite ; il était seulement effrayé pour lui-même... C'était une peur blanche et pure.

Cette chose puante qu'était la mort lui éclatait brusquement à la figure. Il se leva d'un bond. Ses yeux étaient si effrayants (c'étaient les yeux de son père quand il avait bu) que l'homme se recula jusque sur la première marche de l'escalier.

Il saisit la caisse de bois blanc et, les forces décuplées par la fureur, se mit à la briser contre les murs. Les jambes nues, les pans de sa chemise flottant, il tournait autour de la table comme un astre fou, hérissé, l'œil en feu. L'infirmière avait reculé jusque dans l'évier et regardait le monstre. Il était vraiment possédé. Le cercueil tournoyait au dessus de sa tête et se cognait contre les murs. On aurait dit quelque animal diabolique dont l'enfant n'aurait pas été maître. Un aigle qui aurait voulu s'enfuir et que Siffrein aurait retenu désespérément. Emporté par l'élan, l'enfant parfois s'élevait au-dessus du sol.

Au bout de quelques minutes la boîte éclata comme une grenade, emplissant la chambre de planches brisées. Le drame était terminé. L'enfant, de la main, releva ses cheveux de dessus son front. Sa chemise était collée à son dos par la sueur. Il ramassa les débris du cercueil et les jeta au feu. Une grande flambée illumina la pièce. Tout dansait dans la lumière rouge. Siffrein se recoucha. L'homme descendit la première marche de l'escalier. L'infirmière laissa retomber le rideau qu'elle retenait au dessus de son épaule en poussant un profond soupir. Les mots voulurent bien revenir à sa bouche.

— Vous ne l'embrassez pas ? dit-elle simplement.

L'homme se précipita sur le lit et serra l'enfant dans ses bras. On aurait dit qu'il lui demandait pardon d'une énorme faute, mais l'enfant brisé par l'effort et l'émotion s'était endormi. Il ne put pas voir la lueur insolite qui tremblait dans les yeux de son père. Ce fut dommage. L'infirmière dit à Machot :

— Vous mangerez bien la soupe avec moi ?

Il ne refusa pas. Il était presque heureux de se chauffer à la chaleur du cercueil. C'était celui de son enfant bien vivant qui flambait. Il pensait : « La gueule qu'elle va faire, la femme, quand elle va savoir qu'il n'est pas mort ! ! »

Comme il n'y avait pas de vin dans la maison, l'infirmière mit vite sa pélerine et fut en chercher un litre à l'épicerie.

Jamais Machot ne dîna d'aussi bon appétit.

L'enfant guérit. Avec les beaux jours, il revint à la maison. L'infirmière avait fait pour lui tout ce qu'elle était capable de faire. Elle ne pouvait rien d'autre. Etant sournois et renfermé, il n'avait pas su se faire aimer. Jamais il ne lui dit un mot gentil, jamais il n'eut une de ces attentions délicates

qu'aiment les vieilles femmes et qui appellent les héritages. A la grande déception de Machot et de sa femme, elle le laissa repartir sans lui faire un petit cadeau, sans lui avoir tricoté la moindre paire de chaussettes. (Et pourtant Dieu sait si elle ne perdait pas son temps à tricoter pendant les longues veillées d'hiver !) Elle le mit dans l'autobus, un matin, sans l'embrasser, paya sa place et il arriva à la maison vers midi comme un ballot.

Rien n'était changé et pourtant tout paraissait nouveau à Siffrein. Il avait grandi pendant son long séjour au lit et sa vision du monde était transformée. La lumière du jour avait changé pour lui depuis que le cercueil flambant avait illuminé la cuisine de la tante. Le matin du printemps avait beau être léger, les aubépines pleines de hannetons et le ciel sillonné d'hirondelles revenues, il ne sentait autour de lui que tristesse et désolation. Il avait vu sa mort de trop près. Toute sa vie, il aurait cette image devant les yeux. Il avait — à un âge où les enfants n'y croient guère — entrevu « comment ça serait » et une peur physique, permanente l'avait envahi une fois pour toutes. Une peur qui demeurait déposée au fond de lui comme une boue, même aux heures où il paraissait le plus gai ; qui paralysait ses gestes, limitait sa pensée et qui pourrait le conduire aux pires extrémités le jour où il voudrait la rejeter hors de lui.

Lorsque quelqu'un mourait au village et qu'on commandait le cercueil à son père, avant de se coucher, le soir, il sortait l'objet inachevé dans la cour, et il mettait longtemps à s'endormir, obsédé de pensées macabres et de douleurs physiques inconnues.

Il atteignit ainsi l'âge de dix-huit ans. Il était incapable de faire un véritable menuisier ; il était paresseux et inintelligent, et puis ces perpétuels coups sourds sur les planches, ces grincements de scies lui étaient désagréables. Il dégrossissait les bois de son père et livrait le travail. Il se mêlait un peu plus aux adolescents de son âge mais demeurait toujours sauvage et renfermé.

A cet âge, se place le dernier événement qui eut une grande influence sur la formation de Siffrein. Le troisième. La révolte impuissante était pour lui représentée par un fer rouge ; la mort, par une longue boîte blanche vue à travers la fièvre comme à travers une vapeur brûlante ; l'amour devait être symbolisé dans son esprit par un fouet

Siffrein était né pour l'ombre. Il était toujours blessé. Il ne pouvait faire un mouvement sans se cogner à un meuble, manier une hache sans se blesser, marcher dans une ornière gelée sans faire une chute. Ce n'était pas de la maladresse, c'était de la prédestination. Les égratignures aux mains, les brûlures, le nez écrasé, tout cela lui semblait faire partie de sa condition d'enfant. Il avançait dans la vie comme dans une forêt épineuse, écartant les branches qui le griffaient au visage, sans se retourner. Vers quel but ? Il ne le savait. Il avançait comme la boule qu'on lance, vers un avenir masqué. Il n'aimait rien. Ni les choses qu'on mange, ni les autres. La chair ne tenaillait même pas cette jeune chair. Les seuls contacts qu'elle ait eus avec le monde avaient été des douleurs. La brûlure paraissait tout avoir tué en lui.

Ce fut quand il eut dix-huit ans que la chose se passa.

Le village où il vivait était un grand village non loin de Montélimar, tout bruissant d'eaux et de feuillages. Un énorme rocher surmonté de maisons en ruine constituait la vieille ville tandis que le village neuf s'étendait à ses pieds, maisons relativement récentes entourant une immense place. De grands platanes répandaient, du printemps à l'automne, une lumière verte autour de la fontaine qui faisait tant de bruit qu'on l'entendait de la gare. Le dimanche après-midi, les hommes venaient jouer aux boules sous les grands arbres et les jeunes gens, après le foot-ball venaient s'y promener, en attendant l'heure de l'apéritif.

- [download online Red-Blooded Risk: The Secret History of Wall Street book](#)
- [read online Censored 2014: Fearless Speech in Fateful Times book](#)
- [Doctor Dunbar's Good Little Dog Book pdf, azw \(kindle\)](#)
- [The Boat Who Wouldn't Float online](#)
- [**read The Fisher King and the Handless Maiden: Understanding the Wounded Feeling Function in Masculine and Feminine Psychology**](#)
- [The Cambridge Companion to Thomas Reid \(Cambridge Companions to Philosophy\) for free](#)

- <http://sidenoter.com/?ebooks/Sexual-Problems-of-Youths.pdf>
- <http://studystategically.com/freebooks/Censored-2014--Fearless-Speech-in-Fateful-Times.pdf>
- <http://thewun.org/?library/Notes-on-Cinematography.pdf>
- <http://www.gruppoacusma.com/?freebooks/The-Boat-Who-Wouldn-t-Float.pdf>
- <http://unpluggedtv.com/lib/The-Alaska-Account--Travels-in-Alaska--The-Cruise-of-the-Corwin--Stickeen---Alaska-Days-with-John-Muir.pdf>
- <http://sidenoter.com/?ebooks/The-Cambridge-Companion-to-Thomas-Reid--Cambridge-Companions-to-Philosophy-.pdf>